

## De la révolte à l'harmonie

*Plus je vais, moins je sais*: ce qui est terrible mais ce qui est merveilleux aussi. Je n'ai aucune certitude. Mais s'il y en a peut-être une, est celle de *l'ici et maintenant*. Ici et maintenant, c'est cette approche orientale que j'ai retrouvée à travers des textes, que j'ai retrouvée dans une expérience personnelle. C'est aussi le lieu et le temps, le moment de l'éternité retrouvée, comme Rimbaud disait *l'éternité c'est la mer mêlée au soleil...* Nous sommes dans un ici et maintenant de vie, de *poésie*, alors comment nous rencontrer au lieu? Le monde peut s'écrouler derrière moi —il ne s'écroulera pas, ne vous inquiétez pas— mais il peut s'écrouler. Pour le moment, ce que nous avons, c'est un instant de partage.

D'autre part, je voudrais aussi rappeler jusqu'à quel point le silence est essentiel. S'il n'y avait pas de silence il n'y aurait aucune parole. Et le silence est tellement puissant et tellement fort qu'il peut absorber, digérer, prendre toutes nos paroles afin de se renouveler constamment. Hommage donc au silence qui précède toutes nos paroles. Hommage donc au vide dans lequel toutes les formes que nous déclinons peuvent exister.

Nous allons maintenant essayer de rendre au présent, à travers le poème, ce qui est de l'ordre du différé. De faire du présent à travers le texte ce qui a été écrit, c'est à dire, ce qui est de l'histoire, puisque l'écriture naît avec l'Histoire.

Je pensais que les titres d'un écrivain et, plus particulièrement d'un poète, peuvent représenter quelque chose de son cheminement, de son cursus, de son évolution, et peuvent aussi donner une sorte de portrait, des indices de ses préoccupations à tel moment, et évidemment de son art poétique. Parlons simplement d'un abécédaire: les lettres de base, le mot qui reprend les lettres de l'alphabet et permet une infinité de combinaisons. Il est évident que cela tient du magique, de même que le vol des oiseaux. Et plus précisément celui des *Oiseaux mohicans*.

C'était en 1965-66, j'étais lecteur de français, dans une province du Sud de la Suède. Tout simplement, les oiseaux étaient alors dans ce lieu, dans cette petite ville, et ils étaient devenus quelque chose de très important, pour leur apparition et à la fois pour leur relative disparition l'hiver. Mais il n'en restait quand même pas mal de traces sur ces plaines de neige que je voyais souvent puisque étant lecteur itinérant j'allais d'une ville à l'autre et je faisais

donc bien des heures de train. Je pouvais voir parfois un élan ou un animal plus important, mais je voyais surtout ces oiseaux qui paraissaient tous noirs ou gris dans la neige, sur la neige. Et puis avec le printemps, tous ces oiseaux, représentant le symbole si simple et si évident de liberté, bien connu par tous, alors tous ces oiseaux faisaient un bariolage, apportaient une couleur à cette terre qui reverdissait lentement. Le printemps dans un pays scandinave est évidemment une chose extraordinaire, pouvant être très court, ou même ne point exister.

Ces oiseaux me sont revenus alors comme une évidence: redoublement du symbole de liberté, peut-être du moment où *mohicans*, cela fait penser au *Dernier des mohicans*, de Fenimore Cooper —que j'ai lu enfant, comme beaucoup d'autres— et puis ce terme mohican fait référence à une des tribus d'un peuple multiple, particulièrement libre pour moi, comme les indiens. Donc, c'est un terme qui parle de lui-même, et l'association des deux s'est fait très simplement alors que, ayant beaucoup de temps entre mes cours, j'essayais d'écrire et de réunir les poèmes écrits depuis 1962.

Voici un premier texte écrit à ces années-là qui parle de la recherche d'identité d'un jeune homme, de ses choix et de ses refus, de ses accords et de ses rébellions:

*Homme né en 1940*

*—c'était la guerre on a toujours eu peur de tout dans la famille  
où j'ai grandi  
en sabots raison de mes pieds plats  
je mangeais des topinambours de la polenta et des figues sèches  
mon père n'était pas grec mais électricien  
avec un nom du Piémont j'ai aussi le sang  
d'un berger des Pouilles et d'une princesse monténégresque  
la tignasse  
du corsaire maure qui séduisit une Catarina Segurana  
d'il y a bien longtemps  
nous avons des héros morts et des couards aussi  
la gloire nous a salués en plusieurs langues  
parfois dans les deux camps nel stesso tempo  
de César Martell Giuseppe Clémenceau à Bidon V  
Héraldiquement riches troupiers purs aryens sans doute  
mêlangés de  
juif  
comme tout le monde exactement  
nous fûmes parfaitement inconnus et inutiles à travers  
les siècles des siècles  
et il n'y a merci Pépé aucune raison pour que cela change*

La vie est un long fleuve tranquille dont il est bon de suivre le courant. Un fleuve tranquille qui parfois n'est pas si tranquille que ça, d'ailleurs. Ce fleuve du courant de vie, d'une vie ordinaire, les objets et les êtres du quotidien sont précisément ceux qui m'intéressent. Nous sommes tous des êtres du quotidien et il me semble que c'est là que se trouve pour moi la *vraie vie*, ce que l'on a appelé la *poésie*.

Un autre texte, assez proche, établit une sorte de *horoscope*, c'est à dire, le projet sur l'avenir que pouvait avoir à ce moment-là, à vingt-deux ou vingt-trois ans, le jeune homme que je fus. En tout cas, le poème offre une sorte d'autoportrait:

*Je suis Bélier  
du premier décan émotif non actif primaire  
Vénus qui pleure en conjonction  
Introverti et schizoïde  
**Mon Q.I. n'est que de 116**  
—j'ai le tort de n'être pas encore un produit  
du Dynam Institute ou de la méthode Borg  
chez Aubanel li Fiho d'Avignoum—  
infantile encore et sans efficacité  
les cartes m'ont prédit qu'après  
de nombreuses difficultés et dans longtemps j'attendrai mon but  
et la médium autant  
(pourtant Krishnamutti prouve-t-il que l'ambition est un leurre)  
Je vis au milieu du 20e siècle  
à l'orée  
me crois vraiment d'un monde nouveau  
mais bien incertain à faire  
mal élevé comme vous tous  
et rétrograde mythologique nostalgique  
j'ai été catholique enfant de chœur  
païen nihiliste anarchiste puis déiste mauvais communiste  
non violent et gardien de la paix  
maintenant je suis rien pas prétentiard  
—mais sympathisant d'un peu tout  
et pas trop sceptique j'essaye  
On m'a enfermé  
quelque temps en service psychiatrique militaire  
sans me soigner ni même me réformer  
je ne faisais pas semblant assez pour convaincre  
Après avoir monté la garde*

sur des aérodromes la nuit on a le temps de voir venir  
du Sahara en Corse en Istres  
J'ai repris des études  
quelque temps le temps de me rendre compte  
de la tranquillité bien trop tranquille des  
Humanités Classiques Françaises  
de la littérature qui ne me concerne plus  
en plein 20e siècle de la Terre  
dont je suis un habitant  
dans une petite ville de 300 000  
où les voitures aujourd'hui sont plus nombreuses  
que les feuilles d'herbe  
— Alors  
même si je n'aime  
pas là n'est la question  
il faut bien que j'essaye de comprendre  
ce qui va naître.

Ce sont des textes écrits par quelqu'un qui ne s'imaginait pas qu'il aurait un jour soixante ans. C'est encore l'espoir de quelqu'un qui se pensait international, communiste, unanimiste ou beatnik, et cela prépare un recueil qui est déjà très proche de l'expérience de mai 68. Le tient tout par la suite dans *Kilroy was here* (1972).

Il faudrait d'abord se demander le pourquoi du titre. Il y a un petit dessin d'un petit bonhomme fantomatique qui apparaît au sommet d'un mur avec en dessus le titre de *Kilroy was here!* *Kilroy* — je ne l'ai compris que bien après — c'est aussi le tueur de rois; peut-être y a-t-il quelque chose de révolutionnaire là-dedans, peut-être que l'inconscient parle, je l'ignore. Je vous lis l'introduction:

*Souvent accompagnée d'un petit portrait de ce style: l'inscription KILROY WAS HERE! atteste son passage en d'innombrables lieux.*

*Pendant près de 10 ans, j'ai ainsi suivi la piste de Kilroy dans les couloirs du métro parisien, dans les pissotières à Cannes, Toulouse, Stockholm..., dans les cursives du H.M.S... Ancerville et sur le pont des 4e classes du Sampiero Corso; j'ai repéré sa signature gravée (partout les murs ont la parole) sur des murailles d'usines à Milan, à Bâle, ailleurs, sur la cloison d'un bordel oranais, les remparts d'un château danois, sur la porte du couvent de Santa Maria del Monte en Toscane, sur les palissades d'immeubles en construction, dans les ruines d'une bergerie à des heures de marche en pleine montagne, etc., etc.... Si le choc était chaque fois renouvelé, le mystère ne s'est pas éclairci pour autant. Seul certitude: bien qu'ayant été parfois dans ses traces encore chaudes, je n'ai jamais rencontré Kilroy.*

*En fait l'explication réelle de cette inscription ne m'importe plus. Et même s'il ne s'agissait en définitive que d'un subtil truc publicitaire — à propos: I hate Swim! I hate Swipe! — ce serait sans importan-*

ce. Ce qui compte, définitivement, c'est la signification qu'il m'a plu de m'en donner. Pour moi, ces trois mots surgis anywhere in the world sont le signe de reconnaissance d'une confrérie internationale de voyageurs furtifs et de passants rapides, quelque chose comme le clin d'oeil discret de l'anonyme à tous ses semblables. Les poèmes qui suivent sont donc à considérer comme étant d'un quelconque des multiples Kilroy existants.

Et surtout n'oubliez pas, Kilroy de tous les pays, unissez-vous!

Le thème principal est donc l'intérêt de ce quelqu'un anonyme, dont le pouvoir d'ailleurs est bien grand. Les poèmes de ce recueil pourraient bien être de Kilroy au lieu d'être signés par Daniel Biga: Daniel Bigarreau, Daniel Bigadou, Daniel Bigame, Daniel Bigarré, Leinad Agib, etc, etc on pourrait jouer interminablement sur les anagrammes ou les palindromes.

Et puis il y a toutes ces lectures qui accompagnent le chemin d'un poète. Il y a toute une partie de mon oeuvre qui s'est faite dans l'approche à d'autres poètes, mais il faut dire que c'est essentiellement autodidacte, ce qui implique nécessairement des trous, des manques.

J'ai été mêlé à des milieux d'avant-garde dans lesquels on parlait de *poésie totale*. On en parlait à Nice autour de Ben Vautier, autour de *Fluxus*, autour de mouvements où les arts plastiques, le théâtre, le cinéma, etc. rebondissaient en permanence. Le mouvement était rapidement devenu international puisque le groupe *Fluxus*, qui avait démarré de New York, avait eu un grand écho en Europe. Les antennes y étaient bien sensibles: à Copenhague, à Milan, et à Nice où Ben Vautier tenait son atelier.

Nice était devenue une ville de référence artistique où l'on pouvait rencontrer des créateurs de tous les milieux artistiques. Et Oc était aussi le pays de gens qui ont acquis par la suite un grand poids tant en littérature qu'en peinture ou en sculpture. Pour ne citer que quelques noms: il y avait Le Clézio, d'Armand, César, Pagès, Pialat. C'était aussi le pays de quelques vieux grands artistes et poètes, de Prévert à Matisse, ou à Cocteau et beaucoup d'autres. Il s'agissait de gens qui venaient dans leurs beaux vieux jours mourir au soleil.

D'autres titres qui suivent: il y a *Octobre*, de 1973. C'est un journal des années 68, composé de textes en prose poétique et à longueur inégale: quelques uns ont dix lignes, d'autres ont trois pages. C'est simplement le journal insigne et insignifiant d'un marginal qui est à la fois artiste et poète révolté, rebelle, désœuvré, chômeur et à un moment donné maître auxiliaire dans un collège. On y trouve les petites histoires d'amour, les regrets, quelques espoirs encore et, toujours en défi de tout, la célébration du vivant. C'est un titre qui fait hommage en même temps à la révolution d'octobre 1907 en Russie, et évoque en même temps l'autre révolution à laquelle j'avais participé en partie, ce beau mai 1968. C'était ma dernière grande croyance ou utopie sociale, sans oublier les retraits et les éloignements progressifs qui se font après.

Le titre qui suit, qui contraste avec la brièveté de l'antérieur, c'est *Esquisses pour un schéma d'aménagement du rivage de l'Amour Total*. Il s'inspire directement des documents d'urbanistes et des études d'aménagement du territoire. C'est un texte écrit au début des années soixante-dix lorsque j'étais sociologue urbain tout à fait vacataire dans un lieu d'étude qui est l'organisation départementale d'étude des Alpes Maritimes. C'était une ambiance assez sympathique où

tous les membres étaient des étudiants ou des chercheurs, ingénieurs des ponts ou des travaux publics, géographes, sociologues, etc qui faisaient une équipe dynamique, socialo, communiste et gauchiste qui eut évidemment des oppositions et qui suscita des discussions enflammées. Et tout cela au sein d'une structure administrative très conventionnelle et traditionnelle comme la direction départementale du Ministère de l'équipement et du logement. Ce qui m'a plu c'est la possibilité de réutiliser à des fins poétiques, de détourner —toujours l'idée du détournement, du collage, de la reprise de ce que l'on entend à la radio, dans les slogans, etc.— un titre qui normalement ne s'emploie pas à ce type d'ouvrages. C'est un texte en deux parties, la première assez délirante, la seconde beaucoup plus courte et cohérente se présente comme son opposé.

Aimant bien de jouer avec les oppositions, un des titres postérieurs reprend la brièveté, il s'agit de *Oc* publié bien après dans *Les Cahiers de Garlaban*. *Oc* c'est le diminutif d'Occitanie. Toute cette partie Sud de la France en bas de la ligne qui irait de Bordeaux à Nice, à peu près un tiers du territoire de la France; le pays des troubadours, du Félibrige, et où la langue de base se disait à partir de la formule du oui, *oc*. Aujourd'hui la langue générale n'est plus parlée, elle est étudiée dans les universités et reprise par certains écrivains mais, mon *oc* à moi, c'est un *oc* autodidacte, presque d'illettré où d'un analphabète, c'est celui qui se dit dans le dialecte, la langue niçoise, purement parlée, qui a des apports de l'italien, du piémontais, du ligure, voire de divers dialectes proches de la Provence.

Par la suite, mon itinéraire poétique se poursuit à la montagne où je me retire pendant dix ans, parti à la recherche de mon orient intérieur. Je reprends souffle de vie. J'analyse un peu mieux et avec calme mes angoisses, mes inquiétudes et en même temps je vois leur côté positif. J'écris, mais rien ne sort pendant dix ans, j'ai arrêté d'exposer, je ne suis plus dans les milieux de peinture, c'est un véritable retrait. J'ai démissionné de l'école des Beaux Arts de Nice où j'étais alors professeur, j'ai démissionné de beaucoup d'autres choses, de tout un monde, perdant une famille en route. Ce sont des expériences de vie qui sont évidemment très dures mais c'est une deuxième vie qui se met en place. Et puis je repars dans une formation de travaux manuels—un fantasme que j'avais dans la tête depuis longtemps— pour devenir maçon. Et puis je repartirai dans un autre voyage qui est celui du grand Sud dont j'avais déjà eu l'expérience pendant dix huit mois pour mon service militaire qui avait coïncidé avec la guerre d'Algérie et qui m'avait permis de faire de nombreux amis. Dix, quinze ans après cette guerre j'ai eu donc l'idée de repartir vers le Sud. J'ai pris un poste de coopérant dans Biskra. Dans les livres suivants il apparaîtra les traces de toutes ces choses-là; le cheminement de la vie s'accorde au cheminement poétique.

*Moins ivre* se rapporte à l'arrêt, à la pause. C'est l'abandon de l'ivresse, mais il ne s'agit pas de l'ivresse dont parlait Rimbaud dans ce *dérèglement de tous les sens*, c'est une autre ivresse qui me pousse à vivre selon d'autres consignes, par exemple, celle de Pline l'Ancien: *Pas un jour sans une ligne* (1983). Au fil de la pensée, au fil des jours, chaque jour sur la page, revenir, revivre, rêver, raconter mènent à une sorte d'*extase matérielle*, pour reprendre le titre de *Le Clézio*. Et

puis arrive un autre livre intitulé *Histoire de l'Air* qui est né d'un jeu de mots inconscient, d'un lapsus d'un de mes anciens étudiants qui venait me visiter dans mon refuge de la montagne d'Amirat et à qui je voulais dire «Oui, vois-tu, j'ai abandonné mon histoire de l'art» mais à qui j'ai dit «j'ai abandonné mon histoire de l'air». Il m'a indiqué alors que j'avais là un titre pour mon recueil suivant: *Histoire de l'Air*.

*L'Amour d'Amirat* (1984) est devenu le livre de bord de ma vie de solitaire. C'est mon livre le plus centré, peut être pas le plus homogène. Le voyage est tout à fait intérieur et à proximité, parce que je ne me déplaçais qu'à pied et on prenait beaucoup de temps à se déplacer, de même qu'à se rencontrer ou à se voir. Cette solitude permettait une certaine nudité au monde et à moi même. C'est comme cela que germe *Né nu, poésie 1974-83*, des dates sans doute significatives. Chez moi, les dates sont souvent présentes dans les textes obéissant à une tentative de poésie-journal, à la volonté ferme d'inscrire une heure, un jour, un an dans ce temps fou, ce Chronos qui nous avale, qui nous dévore. Je lirai donc le poème liminaire de ce livre qui donne le titre:

*Né nu*

*vécu vêtu truqué à peine vivant si peu chair épanouie*

*et si peu esprit ouvert...*

*mais si un jour tu n'avais plus peur d'être seul si tu n'avais*

*plus angoisse ni panique parmi ces êtres enfin semblables dénudés*

*démasqués égaux sans mensonge*

*né nu*

*tu te tiendrais à nouveau un corps et âme*

*«bonne année!» que tes vœux les plus subtils éclatent*

*hors de ta tête dans le corps nu et l'âme nue de la vie*

*va! que le matérialisme puissamment dialectique et que*

*la paix profondément cosmique règnent en toi*

(1er janvier 1974)

C'est une tentative de concilier deux choix contradictoires; il suffit d'éliminer l'incompatible et sans doute les extrêmes peuvent se rejoindre. Un autre texte de ce livre est le poème intitulé «Mare Nostrum»:

*De Provence en Ligurie de Toscane en Latium*

*Centaines de kilomètres de route centaines de villages heureux*

*Isolabona... Pietra-Ligure ... Stella... Varazze... Cogoletto...*

*Moneglia... Levanto... Pietrassanta... Massarosa... Cecina....*

*Alberese... Magliana... Tarquinia... Cerveteri... Fiumicino...*

*tout le jour la ballade ininterrompue des noms*

*tutto il giorno il mare lucicando lungo via Aurelia*

toute la nuit à tenter de se remémorer  
quelques merveilles ébloui parmi les merveilles  
couché contre elle  
les yeux les mains le nez la poitrine contre son dos  
contre ses genoux contre ses dunes contre son sable  
dans la raie douce dont la seule évocation  
fait bander et rebander toute la nuit  
les églises incroyables du moindre hameau  
et les clochers qui montent et les campaniles qui penchent  
et les baptistères comme nids de cigogne  
sous lesquels les oeufs se couvent  
et des soleils d'argent et des lunes d'or  
tutta la notte tutta la notte tutta la notte  
via Aurelia  
mare nostrum

Peut-être qu'une critique de type psychanalytique pourrait dire notamment —j'ai pensé moi-même à cela, longtemps après— que c'était le retour au pays natal. Dans le pays natal on est tous faits de lieux bien différents, d'origines multiples et diversifiées et là d'une certaine façon je retrouvais sans doute quelque chose de l'arrière grand-père jamais connu qui, lui, avait fait le chemin inverse: il était parti du Sud de l'Italie, de Bari et avant il venait d'ailleurs, de l'autre côté, du Montenegro, lieu des origines familiales, il s'était finalement installé à Nice, son lieu d'exil et n'avait jamais retrouvé son pays de base. Peut-être inconsciemment refaisais-je aussi ce voyage-là, en renommant par ces noms le voyage à l'envers.

Des autres titres je retiendrais celui de *Bigarrures*, publié en 1986. Un titre à partir d'un jeu de mots qui me tentait depuis bien longtemps et qui n'est pas gratuit parce que formé à partir de mon nom de famille. Je trouve qu'il dit bien le bariolage de ma vie, le caléidoscope de mon écriture. Il s'agit de voyages, de séjours —aux U.S.A., au Québec, toujours sur la route—, qui débouchent sur le livre suivant: *L'Immigré* (1989), l'une des rares nouvelles que j'aie écrites et publiées. Le livre tourne autour de la figure de l'immigré, un personnage que je connaissais bien.

Pour sa part, *Oc* chante la gloire de l'Occitanie, son histoire C'est un texte parsemé de citations en latin, dans la langue des troubadours, en occitan moderne. Ce recueil sera suivi par un autre à titre significatif, *Stations du chemin* (1990), qui trace le chemin de la vie, le chemin de croix christique que l'on parcourt en défiant le Temps dévorateur, ce même Temps qui nous dévore maintenant et nous oblige de terminer. Je choisis, pour conclure, un poème de ce dernier recueil, intitulé *Il n'y a que la vie*:

Il n'y a que la vie  
*Excusez-moi je ne vais pas très bien*

mais vous non plus peut-être...  
les masques que jour après jour  
les masques que d'instant en instant  
je porte pour me dévorer à moi-même:  
    qui suis-je?  
une souffrance qui s'aiguise puis s'émousse  
une peur qui s'épuise et se revigore  
une souffrance une peur  
mais il ne s'agit pas de cela encore  
derrière les mots qu'y a-t-il? qui est là?  
derrière les mots peut-être rien n'existe  
mais «rien» encore n'est qu'un mot  
alors comment dire l'au-delà des mots

excusez-moi je ne vais pas très bien  
mais vous non plus peut-être...  
«le bonheur est une décision» peut-être  
pourtant je n'arrive pas à la prendre  
mais peut-être certains sont-ils plus doués  
mais peut-être ai-je râté un aiguillage mais  
je ne sais pas grand-chose je ne sais pas vraiment  
effectivement j'ai l'impression  
de n'avoir pas décidé de ma vie  
mais sans doute n'est-ce qu'une impression  
ni le monde où je suis né ni la famille où j'ai grandi  
ni la tristesse qui peu à peu m'a enveloppé  
ni les métiers que j'ai faits ou n'ai pas faits  
ni les lieux où j'ai vécu ou je n'ai pas vécu  
ni les femmes que j'ai aimées ou n'ai pas aimées

Il n'y a que la vie

Martine Raymond Robert Michel Marie-Claude Yves...  
le suicide fut-il votre décision?  
Laurence Jean-Claude Christiane Tahar Rabah Gilles...  
la maladie de la mort fut-elle votre choix?  
J'ai vécu légèrement sans ancre ni boussole  
plus d'une fois rompant mes minces amarres flottantes  
comme si j'allais mourir jeune  
et voilà que je ne le suis plus  
qu'il me reste peut-être même longtemps à tirer

*j'appréhende ce ne sera pas facile facile  
-est-ce ma seule lucidité?  
la société ni l'art d'aujourd'hui  
ne correspondent guère à ce que je cherche  
pourtant dès que j'affirme ou nie quoi que ce soit  
mes propos ne sont que masques et démasques  
dans son infinité de courants et de mouvances  
indéchiffrables inconnus inqualifiables infigeables*

Il n'y a que la vie  
**Beaucoup de poètes semblent-il exorcisent**  
*Leurs démons —et leurs anges— dans l'écriture  
Moi mes démons collent à ma vie  
(et c'est sans doute pour cela que j'avais cru  
les éliminer par la voie du silence)  
ne célébrant plus que l'oeuvre des louanges)  
mais voilà qu'ils m'ont ré-envahi  
démons et pourceaux cohortes et troupeaux  
les voilà qui m'encerclent me pressent m'étouffent...  
pourtant je crie pour toujours j'affirme:  
Il n'y a que la vie*

Daniel BIGA